

NOTE

L'inspiration d'un auteur est certes généralement l'impérieux besoin d'exprimer; parfois, à cause d'un événement qui le hante depuis longtemps avant de prendre forme, ou d'un élément biographique, lui aussi devant être mis en place, intégré, afin d'être dépassé.

L'écrit réalisé, il n'appartient plus à l'auteur, mais aux autres. Au metteur en scène en particulier qui selon sa propre vision et l'époque dans le temps, l'adaptera comme il lui semble convenir.

Henry Galy-Carles

TABLE DES MATIÈRES

LES HUIS-CLOS (1946-1988)

JOUR NOIR Pièce en trois actes

LES PIEUVRES Pièce en trois actes

LE RENDEZ-VOUS Pièce en deux actes

SAAG Action dramatique

LES CAUCHEMARDESQUES

L'Enveloppe Pièce en un acte

Les Visiteurs Pièce en un acte

La Chambre de sûreté Pièce en un acte

JOUR NOIR

PIÈCE EN TROIS ACTES

à Ludmilla Pitoeff

À sa mémoire maintant, elle qui
voulait intterprêter le personnage de
Pilar, an accord avec les directeurs
du Théâtre des Noctambules, aujourd'
hui débaptisé et devenu cinéma; et
que sa mort interrompit.
Mais aussi en souvenir de toutes les
joies qu'elle me donna dès ma dixième
année aux MATHURINS avant guerre,
aux NOCTAMBULES pour finir, an tant
que spectateur, puis qu'auteur.

DISTRIBUTION

ANTONIO, petit-fils de BAOBDIL
25 ans

MOHAMMED, second d'ANTONIO-BOABDIL

MARIA ALCEVAR, mère d'Isabel et amoureuse d'Antonio 43 ans

PILAR ALCEVAR, Sœur de Maria et contrefaite 50 ans

ISABEL ALCEVAR, fille de Maria et amoureuse d'Antonio 20 ans

L'action se situe en 1568 de notre ère – en 1937 de l'Egire – Plusieurs mois après l'Edit de Philippe II d'Espagne, interdisant aux Maures leurs ablutions. L'usage du costume national. Exigeant une pratique assidue du culte catholique.

Nous sommes en Andalousie, près d'Orjiba qui domine la vallée du Guadalfeo à flanc de la Sierra Nevada. Un jour d'été dans la maison de la riche veuve de Gerardo Alcevar.

Un unique décor qui représente la pièce principale de la maison. Murs blancs, ascétiques. Côté jardin, une grande croix d'ébène. Sur le lointain, une porte d'entrée, austère. Sombre. Côté cour, une fenêtre éclairant la pièce de biais. Seule ouverture par laquelle filtre un soleil immuable et implacable. Près de l'avant-scène, ccôté cour, la porte de l'escalier qui mène au premier étage.

L'action commence le matin. Se poursuit dans l'après-midi. Se termine la nuit.

SCÈNE I

PILAR, puis MARIA

PILAR regardait au travers de la fenêtre. Porte de l'extérieur ouverte.

PILAR : La journée sera chaude ; d'ici quelques heures aucune âme vivante ne pourra sortir sans être foudroyée par le soleil ; et ce n'est pas seulement sur cette terre aride que la vie sera irrespirable...!

MARIA (entrant) : Qu'est-ce à dire, Pilar ?

PILAR : Rien. Seulement je pense qu'il ne ferait pas bon sortir tout à l'heure par la chaleur torride, car les scorpions de la terre pourraient d'une blessure mortelle piquer qui se risquerait.

MARIA : Je connais assez ta langue empoisonnée pour savoir que là n'était

pas la vraie pensée ; cachée en toi-même, je sens une âme qui ne serait sans doute pas bonne à connaître.

PILAR : Mais que tu brûles de connaître, n'est-ce pas Maria ? rassure-toi, mon âme est claire comme l'eau d'une source ; tout peut y être lu à travers sa transparence.

MARIA : Tes yeux mentent, Pilar ! Parfois il jettent de sombres clairs ; dans tes yeux on lit la présence d'un secret enfoui dans les profondeurs de soi-même, impénétrable aux autres. Cependant tu n'es pas assez fine pour que l'on ne s'en aperçoive.

PILAR : Ton amour pour Antonio t'aveugle, Maria !

Maria : Je n'ai rien à faire de la sorte avec Antonio.

PILAR : Cependant tu agis comme s'il en était ainsi. Cette attitude pitoyable quand il est là, ces regards égarés, tout en toi crie que pour Antonio tu as un regard différent de celui de l'amour maternel.

MARIA : Pilar ! Je t'interdis de te moquer de moi. Tu es ici chez moi, et ce n'est pas à toi de me juger.

PILAR : Aussi je ne te juge pas Maria, et je ne fais que constater.

MARIA : Prends garde, je ne suis pas d'humeur à souffrir et à supporter ton insolence.

PILAR : Allons Maria, ne te fâche pas. Tu sais, pour ce que j'en disais... Moi, cela ne me regarde pas.

MARIA : (un temps) Pilar...! Il y a une chose que tu me caches et que je veux savoir.

PILAR : Mais quoi donc ?`

MARIA : Ne fais pas semblant d'ignorer ce que je veux dire... J'ai l'impression que tu en sais beaucoup plus sur l'origine d'Antonio que tu ne laisses entendre.

PILAR : Ton impression te trompe ; je ne sais rien d'autre sur Antonio que ce que je t'ai déjà dit mainte fois et mainte fois

MARIA : Tes yeux mentent, Pilar ! Tes yeux mentent ! Je n'aime pas cette expression de fausse innocence. je veux savoir, Pilar. Il faut que je sache... Il faut que j'extirpe de tes entrailles ce secret que tu connais.

PILAR : Mais tu la sais, la vérité ! Combien de fois t'ai-je dit que j'avais trouvé le petit Antonio abandonné sur le bord du chemin, par des vagabonds, sans doute. Je l'avais vu, et comme je savais qu'après ton accident tu ne pouvais plus avoir d'autres enfants de Gerardo, du moins nous le croyions puisque Isabel vint après. Antonio t'a plu et tu l'as gardé et élevé comme ton fils.

MARIA : Il y a autre chose !

PILAR : Mais non ! (un temps)

MARIA : Pilar, pourquoi ne veux-tu pas me dire qui est Antonio ?

PILAR : Parce que je ne le sais pas !

MARIA : Je me heurterai donc toujours à un mur ! (un temps)

PILAR : Maria. As-tu bien observé ta fille ces jours-ci ? As-tu remarqué comme ses yeux sont brillants ? Tu devrais surveiller ta fille, Maria, elle est à l'âge où les jeunes filles ne peuvent plus se passer d'homme et tu le sais. Tu sais aussi qu'un seul homme dans une maison est une dangereuse présence. Surtout quand cet homme est un étranger par le sang.

MARIA : Tais-toi, Pilar !

PILAR : Encore un mot, Maria. Tu as tort de ne pas avouer à Isabel qu'Antonio n'est pas son frère.

MARIA : Jamais, tu entends ! Jamais ! Jamais !

PILAR : Bien. Mais tu as tort, car tôt ou tard la petite saura ; son instinct de femme l'avertira.

MARIA : Non !

PILAR : Attention, Maria. C'est méconnaître ta fille et la force de l'instinct que de s'obstiner à ne pas voir... Mais il est vrai que tu es assez aveuglée toi-même...

MARIA : Que veux-tu dire ?

PILAR : Qu'Antonio est peut-être déjà son amant...

MARIA : Pilar !

(Entre Isabel)

SCÈNE II

MARIA, PILAR, Isabel

(un temps)

Isabel : Bonjour !

PILAR : Bonjour. *(un temps)*

MARIA : Isabel !

Isabel : Oui !

MARIA : Lève-toi ! *(un temps)* Rien... continue ton travail.

PILAR : Maria, c'est aujourd'hui que le vacher doit revenir des pâturages. Il faudra y penser.

MARIA : J'y penserai. *(un temps)* Isabel !

Isabel : Oui !

MARIA : Que signifie ce col blanc ? Est-ce fête aujourd'hui ?

Isabel : non !

MARIA : Alors, veux-tu m'expliquer ?

Isabel : Non !

MARIA : Non ? ... Tiens. *(elle lui arrache le col)*
(apparaît Antonio, il reste un très long temps silencieux) Pilar ! Laisse-nous...
(sort Pilar)

SCÈNE III

ANTONIO, MARIA, ISABEL

MARIA : Que les portes de l'enfer s'ouvrent toutes grandes devant nous et que se terminent trois vies !

Isabel : Parlez pour la vôtre, ma mère ! Mais moi, mais moi je veux vivre !

MARIA : Il n'est pas nécessaire.

Isabel : Ce serait un obstacle de moins.

MARIA : Peut-être... (un temps) Isabel ! (Maria lui fait signe de sortir)

Isabel : Non !

MARIA : Il t'en coûtera ma petite.

Isabel : C'est possible, mais que m'importe ! (Elle regarde Antonio qui la regarde) la mort seule est une délivrance pour qui se trouve engagé sur une route sans issue. Et mieux vaut mourir que de supporter des souffrances qui sur la terre sont pires que celle de l'enfer !

MARIA : Ce n'était point ta pense il y a un instant. Tu voulais vivre, vivre...

Isabel : Mais je veux vivre ! Je veux vivre ! Parce que je serai la plus forte. Parce que je sari la plus forte !

MARIA (qui éclate d'un rire déséquilibré) : La plus forte ! Tu ne seras pas la plus forte. Jamais. le plus fort c'est lui et il te réduira en poussière. Comme il réduira tout le monde ici. Regarde ces yeux étincelants de dureté, ces yeux énigmatiques... Et il rit, il rit !

Isabel : Vous nous égarez, ma mère... La tenue vous manque.

MARIA : Tu n'es plus ma fille. Je t'ai reniée le jour où sur ton frère tu as osé porter d'autres yeux que ceux d'une sœur.

Isabel : C'est vous qui me dites ces paroles !

MARIA : La silence est préférable à certaines réponses !

Isabel : Qu'entendez-vous pas là ?

MARIA : J'entends que certaines paroles appellent un châtiment absolu.

Isabel : La peur vous guette, Maria Alcevar, et vous n'osez parler.

MARIA : Je n'ose parler ! (brusquement elle réalise la présence muette d'Antonio. Isabel intercepte le regard de sa mère... Un temps)

Isabel : Je crois, ma mère, que vous avez plus besoin de pitié...

MARIA : Assez ! (un temps)

Isabel : Dieu ! Ne pourras-tu un jour nous délivrer ? Briser ces chaînes implacables d'une situation sans issue ? Dieu ! Je vous demande la fin de nos souffrances.

MARIA (apercevant le regard d'Antonio à Isabel) : Hypocrite ! Monstrueuse petite hypocrite qui ose invoquer Dieu lorsqu'elle-même ne cesse de tourmenter sa mère... Il est trop facile d'évoquer Dieu. Tu voudrais peut-être que Dieu te donne raison ? Eh bien non ! Dieu ne te donnera pas raison. Il te connaît. Comme je te connais. Il sait que sous ton visage se dissimulent les vices les plus infâmes, les plus laids.

Isabel : Je vous en prie, nous ne sommes pas seules ici et vos débordements offrent un beau spectacle à celui qui nous regarde et qui, lui, doit bien se moquer.

MARIA : Que m'importe. Tu sauras ce que j'ai à te dire !

Isabel : Eh bien parlez ! Allez jusqu'au bout de votre infamie. (Elle croise un temps le regard ironique d'Antonio) Qu'attendez-vous ? Serait-ce Antonio qui vous arrête ? Je croyais que devant lui, vous vous sentiez aussi bien que devant vous-même ! Mais il est vrai que peut-être vous n'êtes pas tellement à l'aise lorsqu'à votre miroir vous offrez votre reflet. Il n'est pas très beau, votre propre reflet. A moins que vous pensiez que lui aussi vous trompe. N'est-ce pas, ma mère ? (un temps) Quel silence tout à coup ! Je serais bien aise qu'Antonio sache tout le mal que sur moi vous voulez dire. Voilà qui en vérité me remplira d'une joie sans mélange ! Allons, ma mère. Je vous en prie. Je vous donne la parole...

MARIA : Vraiment, ma fille, vous changez rapidement d'opinion. Tout à l'heure vous vouliez empêcher de parler et maintenant...

Isabel : Et maintenant vous cherchez à gagner du temps, car Antonio vient de vous regarder et son regard vous a transpercé comme une flèche, et votre élan s'est brisé. Maintenant vous n'osez plus parler. (elle regarde Antonio qui regarde ironiquement Maria) Vos lèvres se figent devant un seul sourire et vous restez tremblante. Ce spectacle n'est pas beau, Maria Alcevar. (Antonio regarde Isabel du même sourire. Isabel se fige. Un temps)

Isabel : Peut-être ne suis-je pas belle. Mais sans doute moins grotesque que vous. (Antonio reporte son regard sur Isabel. Un temps)

Isabel : Comme de vous.

MARIA : Nous verrons.

Isabel : C'est tout vu. Vous avez quarante trois ans, Maria Alcevar, et moi

vingt. Ne l'oubliez pas. Ces vingt ans d'écart sont des années que personne au monde ne vous donnera la possibilité d'effacer.

MARIA : Je ne vous comprends pas !

Isabel : Pour qui alors avez-vous peur d'Antonio ? Pourquoi ces regards incompréhensibles d'une mère à son fils que je ne comprends pas. (Antonio regarde Maria)

MARIA : Votre imagination vous égare, ma fille. Je me demande parfois si vous êtes tout à fait équilibrée.

Isabel : La sueur coule de votre front Maria Alcevar. Votre parole est difficile. Vous tremblez. Vous hésitez. Vous êtes pâle. Une pâleur qui est une preuve, qui est pour moi comme le soleil de la vérité dans une suite de mystère. Vos mains se tordent. Vos yeux deviennent fous. Je sais... (Antonio regarde Isabel avec désir. Maria dévore Antonio qui la regarde longtemps, puis de nouveau Isabel)

MARIA : Non ! Isabel ! Antonio ! Ne vous embrassez pas. Antonio, je te défends de serrer Isabel contre ta poitrine. C'est ta sœur. Isabel, je t'interdis de répondre à ses caresses. Ne partez pas? Restez. N'allez pas dans la plaine.? Vos pas sont lents et pesants. vous n'allez pas vers le bonheur éternel. Regardez-moi. J'existe. Votre joie est fausse. Arrêtez. Que faites-vous ? Antonio ! Ne prends pas Isabel dans tes bras ! Isabel ! ses yeux sont chargés de désirs. Ne lui laisse pas passer ses mains dans tes cheveux. Ne lui passe pas la main sur le visage. Mais parlez. Parlez. Leurs regards sont perdus dans les yeux l'un de l'autre. Antonio ! Isabel ! Ne m'entendez-vous ? Je suis seule, seule perdue au milieu de la nuit. je suis dans un gouffre. O Dieu ! Que faites-vous ? Je vous en supplie, arrêtez ! Je vais vous saisir et vous tuer. Où êtes-vous ? Je ne vous vois plus ! Etes-vous dans la plaine. Ah, vous voilà ! Attendez-moi. Ne soyez pas côte à côte. Ne vous tenez pas par les bras. Isabel ! Je te défends de mettre ta tête dans le creux de l'épaule d'Antonio. Où allez-vous ? Pourquoi toute la terre vous enveloppe de son chaud manteau ? J'aime ces boucles d'Antonio qui retombent sur ton front, tes beaux cheveux huilés par l'huile du matin qui brillent d'un éclat passionné. Non. Non. Non ; je ne veux pas. Où va ce cheval blanc qui semble voler dans les airs ? C'est pour vous éloigner plus vite de moi. Où est-il ? Quels sont ces lourds nuages qui passent et repassent dans le ciel ! Etrange. Attention le tonnerre va éclater. Poudre ! Tombe sur eux et réduis leur misérable corps en poussière. En poussière. Non ! Je n'en puis plus. Pourquoi cette eau tombe-t-elle sur mon corps et l'inonde ? Faites arrêter cette pluie. Le tonnerre attention ! Le tonnerre gronde et va éclater. Et cette eau qui tombe toujours. Et rien. Rien pour s'abriter. Arrête ! Dénoue toutes ces pieuvres autour de moi qui s'enroulent et se déroulent. (Dans un cri, Maria s'écroule. Un long temps s'écoule) Antonio sort avec un sourire énigmatique. Isabel, pétrifiée va vers sa mère. Un long silence encore et Antonio revient avec ses affaires. Où suis-je ? Que vient-il de

se passer ? Que viens-je d'avoir ? Pourquoi ce silence ?

Isabel : Vous venez... d'avoir un accès de folie ma ...

MARIA : Un accès de ... folie !

Isabel : Oui !

MARIA : Ce n'est pas vrai ! tu m'entends Isabel ! Et toi Antonio ? Il ne s'est rien passé pour personne.

Isabel : Non, ma mère. Ne vous tourmentez pas pour cela. Vous savez très bien que tout ce qui se passe dans cette maison ne peut être connu aux alentours. Il faudrait pour cela que quelqu'un s'approche pas trop près. Et nous avons les oreilles fines. Aucun bruit ne peut nous échapper. Nous avons acquis une certaine subtilité à écouter les moindres gestes, les moindres paroles et déplacements de chacun ici. il y a ici un secret qui nous lie et qui nous empêchera de parler.

MARIA : Quel secret ? Il n'y a ici aucun secret.

Isabel : Il y a un secret, j'en suis sûre. Je ne puis encore parvenir à le percer. Mais je le sens. Il est là. Partout dans cette maison. A chaque coin de mur. Derrière chaque porte. Dans chaque regard. Tout est lourd. Angoissant. Dur ici.

MARIA : Illusions ! Illusion d'un cerveau romanesque et enfantin.

Isabel : Peut-être !

MARIA : Et toujours ce sourire. Ne diras-tu donc rien un jour ? Un mur. Toujours ce mur impénétrable qui me rend folle.

(là, sort Antonio)

SCÈNE IV

MARIA, ISABEL

MARIA : Quelle dignité suis-je en train de perdre ?

Isabel : N'avez-vous pas honte, Maria Alcevar, ma mère, de vous conduire de la façon. N'avez-vous pas honte d'une attitude qui n'est pas celle d'une mère,

mais d'une amoureuse éconduite.

MARIA : Isabel !

Isabel : Non, ma mère. Je ne suis ni sourde, ni aveugle. Et ce n'est pas vous qui parviendrez à effacer de ma mémoire certaines scènes qui sont autant d'épreuves pour moi. D'ailleurs vous ne me répondez pas. Vous n'osez, car vous savez que mes paroles sont vérité? Il y a longtemps que je vous observe. Que je vous vois en face d'Antonio comme une femme amoureuse. Non ! Laissez-moi parler. Vous me laisserez aller jusqu'au bout de ce que j'ai à dire. Jusqu'au bout de ce poids qui m'écrase et dont je veux me libérer. Non ! Vous ne m'arrêtez pas ! La coupe est pleine. Il faut la vider. Ce jour et ce moment sont venus. depuis trop longtemps je souffre, pour que je puisse encore me taire. Ce poids qui m'étouffe, il faut que je m'en libère. Il ne me lâche pas. Trop de nuits de cauchemars. Trop longtemps que j'ai perdu la joie de vivre. Cette joie, vous l'avez lentement consumée en moi, comme ce feu qui s'éteint après une pluie de cendre. Il règne ici un mystère insaisissable qui imprègne et angoisse. Croyez-vous que je n'aie pas vu votre hésitation en affirmant devant Antonio qu'il n'y avait ici aucun mystère ? Cette hésitation est pour moi une preuve. Une preuve encore plus grande que ce monologue fou d'une conscience égarée qui clame au vent le secret de son cœur. Une mère qui s'abandonne à l'inceste. Une mère qui aime son fils comme une amante jalouse. Dieu ! Est-ce possible ? Oui ! Parfaitement, une mère qui aime son fils comme une amante et qui ne le cache pas.

MARIA : Isabel ! Il est certaines paroles qu'ici-même, une fille ne peut se permettre.

Isabel : Votre fille ! Je ne suis plus votre fille. Vous l'avez reniée. Vous l'avez proclamé, il y a un moment. Je suis seule entre un père mort que je n'ai pas connu et une mère qui est mon ennemie. Dont chaque jour, je mesure l'iniquité. La dureté et la faiblesse. Mais quel démon vous ronge, vous faisant ainsi méconnaître jusqu'à votre instinct de mère ? Quel démon vous ronge ?

MARIA : Isabel ! Arrête !

Isabel : Non ! Vous m'entendrez jusqu'au bout. Maintenant, il est trop tard pour enlever mon cœur, ce tourment de chaque jour. Je veux savoir ce secret qu'on veut me dissimuler. Ce secret angoissant autour de moi ? Dans vos yeux. Dans ceux d'Antonio, de Pilar. Dans les murs et jusque dans les meubles. Je veux savoir. Je ne puis plus vivre ainsi. Ce n'est plus possible.

MARIA : Isabel, c'est toi qui t'égares maintenant. Où est cette dignité dont tu parlais tant tout à l'heure ? Où est ce silence ? Avant d'accuser les autres, il faudrait avoir soi-même assez de maîtrise.

Isabel : Qui est Antonio ,

MARIA : Ton frère.

Isabel : J'ai cependant le sentiment que ce que l'on veut me cacher n'est peut-être pas très éloigné d'Antonio...

MARIA : Antonio est ton frère.

Isabel : Alors expliquez-moi pourquoi vous montrez pour Antonio cet amour étrange, ignoble.

MARIA : Je suis ta mère, Isabel.

Isabel : Vous m'avez renié. Répondez.

MARIA : Je n'ai pas à répondre à une telle question issue d'un cerveau malade. (Elle veut sortir)

Isabel : Vous ne sortirez pas, Maria Alcevar, que vous n'avez répondu à ma question. Ne cherchez pas à vous dérober. C'est encore une preuve pour moi. Une preuve irréfutable.

MARIA : Je n'ai rien à vous dire, Isabel.

Isabel : Restez ! Vous resterez jusqu'à ce que vous ayez répondu, Maria Alcevar.

MARIA : Avez-vous perdu le sens ? N'oubliez pas Isabel qu'ici il n'y a qu'un seul maître, et que ce maître, c'est moi. N'oubliez pas que vous me devez d'abord le respect.

Isabel : Quel respect ? Je ne vous dois plus de respect. Vous l'avez tué en moi. Avec mes rêves. Mes illusions. Vous avez fait de moi une loque par votre faute. Par votre faute vous m'avez fait trop souffrir avec votre dureté. Votre autorité implacable. Votre manière de tout régenter. Commander comme si nous étions des bêtes. Et maintenant vous voudriez que je vous respecte ? Qu'avez-vous fait pour le mériter ? Des années sont passées sans que vous aperceviez que j'avais besoin d'affection. Toujours, vous m'empêchiez de sortir seule et je restais enfermée dans cette maison maudite où il fallait travailler sans relâche. Si j'avais quelques minutes de retard, vous me punissiez. Jamais je n'ai pu sortir avec qui que ce soit d'autre que vous et ma tante. Je n'ai aucune amie. Je suis restée entre une mère froide, autoritaire et une tante dont on ne sait jamais la vraie pensée. Avec, en plus un frère qui maintenant me glace et m'épouvante.

MARIA : Isabel !

Isabel : Qui m'épouvante. Qui me fait peur. Et une mère que je déteste.

MARIA : Isabel !

Isabel : Qui me déteste.

MARIA : Ingrate !

Isabel : Oui ! Je vous déteste et je vous hais maintenant du plus profond de moi-même. J'ai honte d'être votre fille. Honte de ce que je suis. Honte. Honte. Car tout cela, je vous le dois. Oui ! Je vous le dois ! (*Maria se précipite sur sa fille*)

(*A ce moment, Pilar apparaît par la porte intérieure et Antonio par la porte extérieure. Ils regardent, muets, la scène entre Maria et Isabel. Un long moment durant lequel les deux femmes se battent... Puis le rideau tombe sur la fin du premier acte de JOUR NOIR*)

@@

ACTE II

SCÈNE I

PILAR, ISABEL

Pilar est assise, faisant quelque ouvrage. Entre Isabel.

ISABEL : Il est parti !

PILAR : Oui. (un temps)

ISABEL : Il a déjeûné ? (un temps)

PILAR : Oui. (un temps) Tu n'as pas faim, Isabel ?

ISABEL : Non. (un temps)

PILAR : Quelles pensées sinistres baignent dans ton cœur comme un volcan qui lentement couve ses laves avant de les projeter dans l'air opaque ? Je te sens triste et tendue.

ISABEL : Rien qui puisse intéresser votre âme à l'affut comme une hyène prête à bondir.

PILAR : Tu ne m'aimes plus, Isabel... Pourquoi ?

ISABEL : Je ne vous aime pas, e effet.

PILAR : Que me reproches-tu ? Ne t'ai-je pas toujours lassée libre ?

ISABEL : Vous espionnez chacun ici. Vous dissimulez toujours votre pensée. En permanence. Et j'ai l'impression de vivre dans un nid de vipères dont vous ne seriez pas la moins dangereuse, la moins venimeuse.

PILAR : C'est bien mal me connaître. J'assiste à un drame auquel je ne puis rien. Que veux-tu que je te dise ? Que veux-tu que je fasse ?

ISABEL : Rien, en effet.

PILAR : Tu vois...

ISABEL : Non, je ne vous aime pas, ma tante. Aucune fibre de mon cœur ne me porte vers vous, et je me méfie de vous comme d'une ennemie mortelle.

PILAR : Je te plains Isabel. To âme tourmentée aveugle ta bonté et te fait dire ce que tu ne penses pas...

ISABEL : Je n'ai pas besoin de votre pitié, et je pense ce que je dis.

PILAR : Comme tu souffres...

ISABEL : Cela ne vous regarde pas.

PILAR : Allons, allons Isabel. Calme-toi.

ISABEL : Laissez-moi.

PILAR : C'est bon. C'est bon. Je ne dis plus rien.

ISABEL : Vous ferez mieux. (un temps. Isabel se dirige vers la porte)

PILAR : Tu as tort Isabel. Je voulais te livrer un secret qui t'aurait beaucoup intéressé.

ISABEL : Que m'importe.

PILAR : Je necrois aps.

ISABEL : Eh bien parlez ! (un long silence) Qu'attendez-vous ? Quel est donc ce secret qui m'aurait tant intéressé ?

PILAR : Calme-toi, Isabel. Et ne sois pas si méprisante et ironique. Tu changeras de face lorsque je te l'aurai dit. Tu passeras..;

ISABEL : Assez ! Parlez nettement.

PILAR : Tu me parais bien pressée subitement. Il y a un instant...

ISABEL : Allez-vous parler ?

PILAR : Mis je priverai si je veux parler. Et aucune force au monde ne saurait m'obliger. Tu as tort Isabel de t'y prendre de cette manière. Par la contrainte on n'obtient rien de moi. jamais. mais par la douceur, le calme et la réflexion... Ainsi, sois calme, Isabel et tu sauras le secret qu'il me plaît de te livrer.

ISABEL : Quel démon parle en vous qui vous donne ce sourire sarcastique.

PILAR : Ton imagination et ta nervosité font prendre le calme de mon âme pour une attitude démoniaque. Tes sentiments intérieurs déforment chaque chose et leur prêtent un sens qu'ils n'ont pas.

ISABEL : Assez de discours. parlez !

PILAR : Comme tu t'y prends mal, Isabel.

ISABEL : Eh bien adieu !

PILAR : Mais non, Isabel. Tu ne franchiras pas cette porte. Et tu le sais. Pourquoi cette comédie ? Tu crois par là violenter ma langue secrète Mais ce que j'ai à te révéler t'importe trop pour que tu sortes ; et tu sais que rien ne pourra me forcer à parler. Aucune ruse. Aucune.

ISABEL : Vous êtes la plus forte, ma tante. En effet je sens en moi comme un ciment qui me rive à vos lèvres et qui fait que je ne puis franchir le seuil de cette porte. Mais quelle est donc cette puissance qui émane de vous et qu'on ne parvient pas à briser ?

PILAR : Le calme, Isabel. Le calme.

ISABEL : Le calme ! Toujours le calme !

PILAR : Comme tu es nerveuse...

ISABEL : Allez-vous vous taire. Allez-vous vous taire... âme démoniaque !

PILAR : Mais.. mais c'est bien Maria Alcevar qui en ce moment revit en toi. Cette colère subite...

ISABEL : Ma tante... Il s'agit d'Antonio ?

PILAR : Peut-être.

ISABEL : Que savez-vous ?

PILAR : Pas grand chose.

ISABEL : Vous en savez certainement plus que vous ne voulez en laisser croire. mais vous avez raison. J'attends avec une difficile impatience, ces quelques mots que je pressens sur vos lèvres et que je guette.

PILAR : Ta patience, je crois, sera récompensée. Je crois...

ISABEL : Et que faut-il qu'en ce moment je fasse pour que cette patience soit récompensée ?

PILAR : Rien. Attendre mon bon plaisir. Mon seul bon plaisir. (un temps)

ISABEL : Vous me tenez. Vous connaissez votre force. Votre âme brisée, rompue à l'observation, connaît bien les moyens de retenir et d'intriguer. Devant vous je suis comme un chien qui attend sa pâture, prêt à faire le beau s'il est nécessaire.

PILAR : C'est un peu cela qu'en ce moment unique de ta vie, tu fais présentement. (un temps) D'ailleurs, ce secret qu'à toi je veux faire connaître, il sortira de ta propre bouche; Point ne sera nécessaire que je te le livre. Car il est déjà en toi. Depuis longtemps il t'habite. Et lorsque cette cloison que tu voudrais voir s'effondrer, s'effondrera, une force nouvelle de ta vie s'éclairera. Tout sera renversé. Culbuté; Ce sera comme le soleil qui parvient à percer un instant le mur opaque des nuages et transmet la vie à quelques astres morts, faute de lumière.

ISABEL : Comme vous connaissez bien les êtres, ma tante ! Je suis là, rivée par ma nervosité ; n'osant m'avouer ce que déjà mille fois jeme suis dit tout bas, répété, ressassé. Maintenant j'hésite. Je tremble. J'ai peur. Je pressens ce secret. Il est déjà là qui m'étouffe. Mais je ne puis le formuler. Il m'a fait tant de mal. Pendant des nuits et des jours il m'a tourmentée tant et tant, que peut-être je m'y étais habituée. Et c'est un peu de mon propre mystère qui va s'en aller maintenant, au moment où je sais que je vais savoir. Avoir confirmation. C'est presque comme un regret qui...

PILAR : Et tu parles. Et tu repousses ce moment. comme tu es nerveuse, Isabel ! Cependant, il faudra bien que tu me la poses, cette question. Tu sais

que tu ne peux attendre plus longtemps, maintenant. Les moments sont précieux dans cette maison. Et rares sont ceux où l'on est seul. Seule sans sa mère... ou Antonio. Profite. Profite de ces quelques minutes, Isabel. Dans un instant peut-être il ne sera plus temps. (un temps)

ISABEL : Antonio n'est pas mon frère, n'est-ce pas ?

PILAR : Tout juste.

ISABEL : Enfin ! (entre Antonio) Antonio ! Antonio ! (entre Maria)

SCÈNE II

PILAR, ISABEL, ANTONIO, MARIA

MARIA : Que voulait dire cet Antonio, Isabel ? (un temps)

ISABEL Le mot de la déélivrance.

MARIA : Qu'est-ce à dire ?

ISABEL : Le mot de la délivrance. (sort Pilar)

SCÈNE III

MARIA, ISABEL, ANTONIO

MARIA : Isabel, explique-toi.

ISABEL : Trop facile, ma mère. La situation devient claire maintenant comme l'eau d'une source. mais n'attendez pas qu'une seule parole sorte de mes lèvres. Il est trop doux cet instant où je vois vos mais tordues d'angoisse, trop doux ce moment où je vois votre dureté s'amollir. Cette minute où je vois devant moi une femme qui tremble, qui a peur, qui perd son autorité et qui donnerait beaucoup pour connaître la clé qui, subitement, me donne cette puissance, cette force. Comme vous êtes pitoyable. Mais trop longtemps vous m'avez fait souffrir pour que je reste pas muetted evant vous. Vous me faisiez peur autrefois. Je luttai de toutes mes forces contre ce marbre qui me glaçait

je tenais tête. mais lorsque j'étais seule, les tourments venaient m'assaillir, m'environnaient, ne me laissant aucun repos. Seule avec moi-même devant mon propre miroir, je m'interrogeais sans cesse pour découvrir ce qui en moi me tenait implacable. Et je ne parvenais pas à comprendre. Or vous avez été la cause de cette souffrance. Dure? Impénétrable. Hautaine. Et vous voudriez que j'agisse autrement maintenant ? Non. Non. Non. Récoltez le fruit de l'éducation que vous m'avez donnée. Souffrez en silence comme j'ai souffert. Je voudrais vous voir sur le sol vous rouler et vous tordre en poussant des cris de bête.

MARIA : Monstre.

ISABEL : Un monstre ? Je suis un monstre ? Mais regardez ce monstre et vous verrez votre propre image. Telle je suis, telle vous étiez, et telle vous m'avez faite. Il n'est plus temps de se plaindre. Il faut accepter. Supporter. C'est la seule attitude qu'il vous reste, s'il vous reste encore quelque dignité ! (un temps)

MARIA : Vous vous souviendrez de ces paroles, Isabel. Un jour elles viendront vous tourmenter, ne vous laissant aucun répit. Elles viendront tels des vautours sur un cadavre, vous dévorer lentement, en tournoyant. Avec cette différence que vous serez encore vivante. Le cadavre, lui n'éprouve plus rien. Il a cette chance. Vous ne l'aurez pas. S'il me reste encore quelque dignité ? Vous avez trop parlé, Isabel. Il ne faut jamais avancer quoi que ce soit qui ne soit déjà révolu. Vous vous croyez bien forte ? L'avenir se chargera de vous détromper. Et c'est alors que vous penserez à ces paroles empoisonnées qui viennent de s'exhaler de vos lèvres menteuses.

ISABEL : J'ai touché votre orgueil, Maria Alcévar. Et c'est ce qui vous fait le plus de mal. Je vous ai humiliée et je sais que je vous ai porté là une blessure que vous n'oublierez jamais. Raison de plus pour vous de nourrir contre moi votre haine profonde.

MARIA : L'avenir se chargera de me venger. Il suffit de savoir attendre.

ISABEL : Est-ce pour vous que vous parlez, ma mère ? Quelle lucidité dans votre cas !

MARIA : Ce n'est pas pour moi, mais pour toi, Isabel. Je te prédis des jours sombres. Sans rémission aucune. Tu souffriras parce que tu es faite pour souffrir. Pour toi, il n'y a aucune autre issue.

ISABEL : Votre inconscience est grande qui ne voit le mal qu'elle fait. Peut-être suis-je faite pour souffrir. Mais à qui la faute ? J'ignore ce que sera ma souffrance et je ne veux pas le savoir.

MARIA : TU souffriras, Isabel. C'est dans la ligne de ta vie. Tu es faite pour

souffrir. Tu es damnée comme moi. Nous sommes tous des damnés dans cette maison.

ISABEL : Non. Un jour le ciel s'illuminera tout à fait et sa pureté irradiera ses feux sur ceux qui sauront la voir et qui auront su attendre. Un jour je regarderai le ciel et je pourrai crier la joie et vivre. J'en suis sûre. Et je serai la plus forte.

MARIA : Méfie-toi, Isabel. Ton espoir sera déçu. Et tant que je vivrai il n'y aura, pour toi, une ombre de salut.

ISABEL : Ainsi vous dévoilez le fond de votre âme. Et toute sa noirceur s'étale comme une outre pourrie. Devant le sort qui vous frappe il vous reste encore assez de mots empoisonnés pour achever cette lente désagrégation que vous avez depuis longtemps entreprise. Mais je connais votre orgueil pour savoir, en effet, que là était votre but. Ne pouvant plus agir, il vous restait encore à jeter des sorts. peine perdue, Maria Alcevar. Je serai la plus forte, vous le savez. Certes il m'a fallu de nombreuses années, mais il suffit de savoir attendre. Vous venez de l'affirmer. Je savais qu'un jour un événement se produirait, insaisissable, auparavant, qui me donnerait l'explication de tous mes maux. Je vois clair en votre jeu et il ne m'effraie plus. Regardez le sourire d'Antonio : comme son regard est pour vous méprisant ; comme il doit rire en lui-même. Regardez-le, bien appuyé contre le mur avec indifférence. Il voit tout. Il observe tout. Lui seul sait son but. C'est ce qui vous inquiète et vous rend folle. Déjà, ce matin, quand Antonio vous regardait, vous n'osiez parler. C'est lui qui menait le débat. et c'est lui encore, et pour lui, et à cause de lui que nous sommes dressées l'une contre l'autre Il ne dit rien. mais tout son être est gonflé d'une action aussi implacable que celle du destin. Antonio est votre destin, ma mère. Un destin irrémédiable.

MARIA : C'est bien à vous Isabel de parler de peur devant Antonio et de destin. Oubliez-vous peut-être l'état dans lequel vous étiez ce matin-même ? Vous n'étiez pas si sûre de vous, alors ?

ISABEL : Des événements ont surgi qui maintenant ont fait disparaître la peur et me rendent forte. Forte. Je l'ai déjà dit. Car, ce que je sais... (un temps) Vous tremblez maintenant. Où est ce visage fermé et dur ? Vous avez peur de mes paroles. Vous les redoutez comme cet éclair qui, sur son passage brûle tout, réduit tout en poussière. Vos mains tremblent, se tordent. Qu'elles se tordent ! Plus encore. Car ce que je sais c'est que vous aimez Antonio. Lui ne vous aime pas et ne vous aimera jamais. (Sort Isabel. Un très long temps)

SCÈNE III

MARIA, ANTONIO

MARIA : Que les herbes de la mort t'enveloppent tout entière. Que dans l'éternité tu sombres ! Que les portes de l'enfer s'ouvrent toutes grandes devant toi ! Que les flammes te brûlent lentement. Qu'elles te fassent griller à petit feu dans des souffrances épouvantables. Mais que tu disparaisses à tout jamais de cette maison; Que la maladie t'emporte. La gale. le choléra. La peste. Va-t-en ! N'apparais plus devant mes yeux; Qu'un matin enfin se lève sans toi avec ton regard chargé de fiel. (A Antonio) Ne diras-tu rien ? Jamais rien ? Parleras-tu enfin ? saurai-je un jour ce qui se cache en toi ? Quel démon est en toi qui brûle tout sur son passage, laissant cendre, poudre et pierre. Quel est ce regard impénétrable ? Ta force m'écrase et tu en profites. Tu sais que tu me rends folle. Tu sais que je n'en puis plus, moi, ta mère. Je suis ta mère, Antonio. Isabel est folle. Qu'a-t-elle dit tout à l'heure ? Que je t'aimais et que tu ne m'aimais pas ? ce n'est pas vrai... Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Réponds ! Tu ne diras rien. Pilar. Tout le mal vient de Pilar. Elle sait ce que j'ignore. Quel jeu joue-t-elle ? Où veut-elle en venir ? Elle est liée avec toi; Elle ne dira rien non plus. Vous êtes tous des monstres. Ah ! que tout finisse ! Non. Lutter. Lutter encore. Lutter toujours. Pilar. Tu ne veux rien me dire ? Sors. mais non, je ne puis rien savoir. Il faut que je sache. Antonio, qui es-tu ? Je ne sais plus ce que je dis moi-même. Antonio, parle ! Mais parle ! Parle ! Je ne peux plus vivre ainsi. Antonio... ne souris pas, Antonio.. Je veux savoir. Je n'en peux plus. Santa Madona, venez à mon secours ! tu ne veux rien dire ? Je t'y forcerai bien. Vas-tu parler ? Ce mur qui me rend folle. J'irai à la garde, Antonio, si tu ne veux rien dire. Tu ne me crois pas ? Nous verrons bien qui de nous aura raison. Sans doute as-tu assassiné quelqu'un à Alcaniz, et l'on te cherche. C'est cela ? Voilà pourquoi depuis que tu es rentré à la maison tu gardes le silence... Quel drame est sur ta conscience que tu n'oses parler , Nous vivons avec un assassin. Avec un assassin. Virgen Santissima! Je saurai bien te faire parler. je te dénoncerai. Parfaitement, je te dénoncerai. Tu peux sourire. Tu crois m'intimider ? Tu crois me faire peur ? Non. Tu ne me fais pas peur. Tu ne me fais pas peur. Quelle force sera capable de desserrer tes dents acérées ? Je suis à bout Antonio. Parle. Libère-moi de cette folie qui me guette, d'instant en instant plus proche. Déjà il me semble que je perds toute ma lucidité. Je ne puis plus me contenir. Antonio, aie pitié de moi ! Ne me regarde pas avec cet air de triomphe qui me tue, Antonio. Antonio, mais ne vois-tu donc rien ? je n'en puis plus. Tu me fais peur, Antonio. Il émane de toi une force étrange qui m'attire et me repousse. Va-t-en. Non... reste. Je ne sais plus. J'ai besoin de ta présence, Antonio. je me sens rivée à toi, à ta force. Et je suis, moi, sans défense... Quel est cet éclair qui brusquement vient de passer devant mes yeux ? Comme un éclair rouge et aveuglant. J'ai peur, Antonio. Il y a quelques chose qui flotte au-dessus de moi, qui me guette et qui va tomber. Non. Non. Non. Il n'y a rien. Il n'y a que mon imagination. Où suis-je ? Encore ce rouge qui m'aveugle. Ma tête. Ma tête. Mais qui suis-je ? Je pers toute ma dignité, moi, Maria Alcevar, la maîtresse de cette maison. Antonio, que fais-tu ici ? Qui t'a donné le droit d'entrer ? Pourquoi es-tu venu ici. Va--t-en ! Tu comprends ? Va-t-en ! (Antonio fait semblant de vouloir par-

tir) Non. Antonio. Antonio. Oui, c'est vrai. Je t'aime Antonio. Je t'aime comme une femme. Comme une femme. C'est pourquoi je deviens folle. Toutes les nuits, je suis dévorée par ce désir qui me tenaille le corps. Je ne dors plus depuis des nuits et des nuits. A chaque instant je vois ton visage près du mien. Et lorsqu'il m'arrive, vaincue par la fatigue de l'insomnie, de m'endormir, c'est encore ton visage que je vois dans mes rêves. Ton visage dur, énigmatique. Ce sont tes yeux que je vois. Ces yeux qui parlent et qui font mal, dans lesquels je n'ai jamais lu la pitié mais la méchanceté, le mépris, la haine. Il y a trop longtemps que je garde ce secret en moi. Le temps est venu de l'avouer, de le clamer. Me livrant ainsi entièrement. Tu es mes espoirs. Tu es ma vie, mes tourments, Antonio. Je t'aime. Je t'aime ! Pourquoi ce silence ? Et dans tes yeux cette froideur. Je deviens folle. tu refuses mon amour. Peut-être n'est-il pas assez beau pour toi ? L'orgueil... Cette chienne empoisonnée domine donc tout ? Peut-être voudrais-tu Isabel ? Jamais, tu entends, jamais Isabel ne sera à toi. Jamais. Je la tuerais plutôt de mes propres mains. Ne souris pas, Antonio, la vengeance d'une femme peut être terrible. Ne l'oublie pas. Surtout si cette vengeance est de Maria Alcevar. Antonio. Ce n'est pas vrai. Rien de ce que je viens de dire n'est vrai. C'est la souffrance qui, ainsi, me fait parler. Antonio. Antonio. Je t'aime. Ah, si je pouvais mourir en cette seconde, Antonio, je t'en supplie, parle. Dis quoi que ce soit, mais parle. Ne me laisse pas seule ainsi clamant ma douleur. Antonio, regarde. Je suis à tes genoux. Je me suis humiliée jusqu'au plus profond de moi-même. Moi, Maria Alcevar, la dure, la fière et hautaine Maria Alcevar. Je me suis agenouillée devant toi et je supplie de me parler. Vois, Antonio. Je te baise les pieds. Je t'appartiens. Antonio, mon amour, je t'aime. Je t'aime Antonio. Laisse-moi respirer un instant. Comme je suis bien près de toi, Antonio. Je suis dans une source fraîche, et l'eau qui coule dans mes mains et sur mon corps est douce, douce comme une caresse lumineuse. Je suis si bien, Antonio. Laisse-moi caresser tes jambes. Tes belles jambes fortes et robustes comme un arbre vigoureux et plein de sève. Je ne veux pas savoir qui tu es. Que m'importe puisque je t'aime, pourvu que tu ne me laisses pas, que tu ne m'abandonnes pas seule dans ce désert affreux de la solitude jusqu'à la fin de ma vie. Antonio. je suis si bien ! Quel cauchemar ! Montagnes, écrasez-moi ! Tuez-moi... Terre ! Roule sur mon corps. Etouffe-moi lentement. Fleuves ! Débordez. Noyez-moi. Entraînez-moi dans vos rapides. Projetez-moi et que ma tête heurte la dure pierre que vous drainez sur vos flots meurtriers. Que je disparaisse. Tonnerre roule et me broie. Nuages, mêlez-vous à mon sang et que la pluie tombe et disperse tout mon sang. O Ciel ! Eclaire-moi ! Vents légers, transportez-moi dans votre char subtil. Arbres, baissez vos branches sur mon passage. Je suis la fée d'amour en robe blanche qui vole par monts et par vaux. Je suis belle et jeune. Tous les princes de la terre sont là à mes genoux qui m'admirent et m'adorent. Que de sourire autour de moi. Que la vie est bonne et belle. Je suis tant aimée. Mais qui sont tout à coup ces démons qui sur moi qui se précipitent ? Leur visage est rouge et leurs yeux étincellent. Ils arrivent dans les airs avec de grandes fourches tout de rouge habillés. Ils s'approchent de moi. Ils vont me menacer. Ils me menacent. Ils m'entourent. J'entends leurs souffles nauséabonds. Je suis prisonnière. Je ne

peux plus fuir. Ils transpercent mon cœur. Ant. (elle s'écroule, atteinte d'une crise cardiaque. Antonio regarde la scène, toujours muet. Isabel apparaît, voit sa mère, regarde Antonio sans un mot, tandis que le rideau tombe sur... la fin du deuxième acte.)

@@

ACTE III

Lorsque l'acte commence, PILAR est en scène faisant quelques rangements. Antonio arrive, venant de l'extérieur. Ils ne se parlent pas. Au bout d'un instant, il lui fait comprendre de partir. ANTONIO reste seul un instant et va ouvrir la porte.

SCÈNE I

ANTONIO, MOHAMMED

ANTONIO : Tu peux entrer... Ferme.

MOHAMMED : Sûr.

ANTONIO : Sûr.

MOHAMMED : Cinq cents des nôtres ont encore été cette nuit massacrés à Grenade, alors qu'ils se rendaient en costume national faire leurs ablutions. Des gardes ont surgi des maisons et des rues pour essayer de les arrêter, d'aller plus loin. Ils les ont encerclés. Se voyant ainsi cernés, les nôtres ont poussé de grandes clameurs. Les gardes se sont mis en mesure de tenter de leur enlever leurs vêtements, et c'est ainsi que la lutte a commencé. N'écoutant que leur fureur, leur indignation, les nôtres ont tenté de briser le barrage, et c'est alors que les gardes armés se sont précipités sur eux, tuant et frappant, n'épargnant aucun. ABDA est mort, comme il allait terrasser le garde qui se jetait sur lui. Il y eut une brève lutte pendant laquelle les deux hommes s'acharnèrent. On serait sans doute parvenu à dégager ABDA en désarmant le garde si un autre n'avait surgi dans l'ombre et ne l'avait frappé par derrière. Le plus actif meneur de révolte était mort.

(un temps)

ANTONIO : Est-ce tout ?

mohammed : On dit que l'agitation est grande à Zaragoza. (un temps) Que

comptes-tu faire ?

ANTONIO : Poursuivre.

MOHAMMED : Folie. dans quelques mois nous serons tous décimés. Quel avantage...

ANTONIO : Jamais...

MOHAMMED : Boabdil, allons, réfléchis. Qu'avons-nous à gagner en poursuivant une révolte qui ne peut que se terminer en échec ? Nous serons tous massacrés. Faisons semblant d'accepter le catholicisme et gardons le droit de vivre. Quelle importance que Dieu soit Christ ou Mahomet, catholique ou musulmans, nos buts sont les mêmes...

ANTONIO : Il s'agit moins d'une religion que d'une rage. nous sommes de la race des conquérants. Nous ne pouvons accepter un édit qui détruit notre liberté et qui est une injure à notre passé. jamais nous ne devons courber la tête, le front, devant un édit promulgué par ceux que nous avons civilisés. Pendant des siècles, nous avons dominé, instruit une partie de l'Espagne : la Castille, l'Aragon, l'Andalousie. Puis, petit à petit, les catholiques nous ont expulsés de notre royaume : Alhama, Malaga, Madrid, Cadix, Almeria et enfin Grenade furent prises; Boabdil, mon grand-père exilé. Il nous restait encore nos coutumes. Notre costume. Le souvenir d'un grand passé nous distinguait de cette race haïe qui veut maintenant nous réduire définitivement, nous effacer totalement. Nous ne pouvons accepter ce qui nous déshonore.

MOHAMMED : Tu parles trop d'honneur. Nous vivons dans la paix et non dans la révolte. Rappelle-toi. Nous ne sommes pas assez nombreux pour mener une lutte à bien...

ANTONIO : Ainsi tu accepterais d'abjurer ta foi. D'abandonner ton costume. Renonçant ainsi au dernier vestige qui nous rattache à notre glorieux passé. Tu effacerais des siècles de gloire, de luttes, de triomphe de nos ancêtres, d'un seul geste de soumission. Quel sang impur est dans tes veines ?

MOHAMMED : Trop d'années sont passées depuis notre domination. je n'étais même pas né lors du siège de Grenade. Ni même mon père...

ANTONIO : Dans ce cas, pourquoi es-tu ici ? Quelle raison t'a poussé à te ranger de mon côté après la proclamation de l'édit ? D'où venait ce mouvement de force, d'humeur, d'orgueil, dont tu semblais déborder. Mais tu n'étais qu'une baudruche qui au moindre choc devait se dégonfler lamentablement.

MOHAMMED : Tu tais là. Au milieu de nous. Nous avons retrouvé le descendant de Boabdil. ta force nous enivrait. Tu parlais et nous t'écoutions. Nous ne réfléchissions plus. Il a fallu que tu sois obligé de partir pour que la

griserie de chacun de nous tombe et que la réalité nous apparaisse. Et puis, nous avons été saisis d'un fol espoir. Nous pensions qu'un mouvement de révolte ferait comprendre à Philippe II que nous n'étions pas disposés à nous laisser faire. Que nous n'admettions pas que l'on touche à nos traditions et nous espérons que tout se calmerait et que la paix reviendrait...

ANTONIO : C'est donc là l'ambitieux. le fanatique que j'avais laissé poursuivant mon œuvre durant mon absence...

MOHAMMED : Pardonne-moi Boabdil. En effet, j'ai changé durant ton absence. Lorsque tu es parti, nous nous sommes trouvés seuls avec cette nuit immense qui nous enveloppait. Et puis la peur nous a pris. Nous tremblons sans toi. certes, nous voulions suivre tes ordres. Avec espoir nous attendions le résultat du coup de main de Barcelone qui se préparait alors. Nous avons les yeux rivés sur lui comme le marin sur la mer qui guette la terre. Ce fut un échec. Nous avons serré les rangs, anxieux, attendant ton retour. Et hier, à Grenade, cinq cents des nôtres tombent. Un coup mortel pour nous. Nous avons flanché. Il ne faut pas nous en vouloir. Il ne faut pas m'en vouloir.

ANTONIO : J'entends parfaitement ! Vous n'êtes que des lâches qui préférez renoncer à vous-mêmes. Le sang des Maures n'est plus en vous et vous préférez vous laisser écraser, accepter, alors que notre seule ligne de conduite possible est de mourir comme sont morts les défenseurs d'Almeria, de Malaga, de Cadix, de Grenade. Comme sont morts nos ancêtres en combattant. On vous soufflette et vous tendez l'autre houe. (un temps) Nous continuerons la lutte quoiqu'il advienne. Comprends-tu ?

MOHAMMED : Je crains bien que non.

ANTONIO : C'est un refus ? (un temps) Alors je poursuivrai la lutte seul.

MOHAMMED : Boabdil, écoute.

ANTONIO : Inutile d'ajouter quoi que ce soit. Va-t-en ! Qu'attends-tu ?

MOHAMMED : Boabdil, je voulais te dire...

ANTONIO : Quoi encore ?

MOHAMMED : Que ce n'était pas par manque de confiance en toi que nous voulons cesser la lutte. Mais par raison.

ANTONIO : L'honneur est une raison suffisante pour combattre.

MOHAMMED : Tu es seul, toi. Tu n'as pas de femme, d'enfants..;

ANTONIO : Comment ? (léger temps)

MOHAMMED : Boabdil, Je reste à tes côtés.

ANTONIO : Ni les faibles, ni les lâches ne peuvent faire route avec moi.

MOHAMMED : Je ne suis ni un faible, ni un lâche !

ANTONIO : Qu'es-tu alors ?

MOHAMMED : J'avais cru...

ANTONIO : Quoi ?

MOHAMMED : Que toi-même tu serais peut-être moins combatif en sachant ces massacres...

ANTONIO : C'était donc cela ? Parole imprudente, Mohammed. Ainsi tu voulais ma place... c'était là ton ambition. Il s'agissait de me faire douter de moi-même, et ensuite d'aller rapporter aux autres que je n'étais pas digne d'eux. Que je manquais de sûreté, de véritable foi. Ils perdraient immédiatement confiance et dans leur désarroi, ils ne voyaient plus que toi pour prendre ma place. Ton plan était bien conçu. Fort bien conçu. Je ne puis qu'adresser des compliments à ta facilité de mentir et à ton sens de l'intrigue. Seulement ton plan était trop simple pour moi, avec moi. Et je l'ai facilement déjoué parce qu'il se trouve que je suis bien un irréductible et que je lutterai jusqu'à la mort pour mon nom. Ma race. Même si je sais la partie déjà perdue. on ne me convainc pas par des raisonnements spécieux. C'était vraiment mal me connaître et méconnaître le sang des Abencerages. Tu étais un bon exécutant. Tu le resteras. Je pressentais en toi ton ambition et ne fus pas tellement surpris de cette surprenante et subite défection. Cette erreur de ta part me met envers toi irrémédiablement sur mes gardes. Non, Mohammed, je suis toujours le chef et tant qu'un garde espagnol ne m'aura égorgé, je resterai.

MOHAMMED : Boabdil, jamais il ne m'est venu à l'esprit...

ANTONIO : Assez.

MOHAMMED : Boabdil...

ANTONIO : Tu sais quel est le châtiment des traîtres ? (un temps) désormais ta vie est entre mes mains. Réfléchis. La lutte que nous menons est peut-être inutile. Nous serons peut-être tous massacrés. De toute façon, tu es un homme mort. Sache que pour l'histoire il faut, tu m'entends, il faut que cet édit soit la preuve d'un génocide. Nous devons mourir en héros pour l'histoire. Tu dois le savoir. Alors veux-tu mourir maintenant comme un lâche et un usurpateur ou en héros ? Et il te reste encore une chance.

MOHAMMED : Je n'ai pas le choix... Que faut-il faire ?

ANTONIO : Demain, tu iras à Barcelone voir les nôtres; Tu leur annonceras mon arrivée. Puis après avoir regroupé ceux qui restent, vous tâcherez de savoir combien d'hommes sont dans la forteresse. Lorsque ce travail sera fait, tu diras au chef nommé par toi, que je serai mardi vers onze heures sur le port à l'angle de la via Novilla. Tu me décriras. Il me reconnaîtra au signe que je ferai à l'heure précise. Je croiserai trois fois les bras de suite. Qu'il soit exact. Quant à toi, tu pars immédiatement à Alcaniz où tu vas annoncer mon arrivée. Dis que je suis toujours irréductible et entends bien poursuivre la lutte jusqu'au bout. Que je n'admettrai aucune défection. Que la partie est loin d'être perdue. Qu'il faut espérer. Serrer les rangs. Maintenant, va. Et qu'Allah soit avec toi.

(Mohammed sort. Antonio laisse la porte se refermer, la regarde un instant puis, en silence, va l'ouvrir et sort. La scène reste vide un instant. Antonio aussi silencieusement revient et médite seul quelques instants. Il est encore près de la porte lorsque survient Isabel...)

SCÈNE II

ANTONIO, ISABEL

ISABEL : Je suis à toi. Prends-moi. Depuis longtemps, je sais que tu es là. J'ai vu ton ombre tout à l'heure sous la lune qui regagnait la maison. Et puis j'ai entendu les pas de ma tante qui remontait l'escalier quelques instants plus tard. Seul le tien ne résonnera pas à mes oreilles. Longtemps j'ai hésité. Allant de mon lit à la porte. N'osant l'ouvrir. Mais je n'ai pu résister, je suis descendue. Antonio, prends-moi. Nous sommes seuls? Ma tante est maintenant dans sa chambre, méditant quelques sornioiseries nouvelles, sans doute. Ma mère, elle, gît sur son lit, telle une loque. Ses yeux sont révulsés et sa poitrine se soulève, oppressée, sifflante. de temps à autre, elle pousse un profond soupir. Pour l'instant, elle lutte pour sa vie. Il n'y a rien à faire qu'à attendre. dehors tout est silencieux. Le calme règne sur toute la campagne et la terre sue la chaleur du jour. La lune immuable éclaire mystérieusement les ombres angoissantes de la nuit. Enfin, nous sommes face à face. Nous n'avons plus d'obstacles. Antonio, je suis à toi.

(Elle va vers lui. Antonio la prend sauvagement dans ses bras au moment où arrive Maria qui, voyant la scène, pousse un cri de rage et se précipite vers la porte et disparaît dans la nuit en hurlant. Isabel, un instant tente de se dégager de l'emprise d'Antonio, mais bien vite s'abandonne. Lorsque Pilar entre à son tour)

PILAR : Quels sont ces cris qui, tout à coup percent la nuit et viennent de me

réveiller ?

ISABEL : Ma mère vient de s'enfuir dans la nuit. Tâche de la retrouver. (Pilar sort, Antonio repousse brutalement Isabel. Lorsque Pilar rentre)

PILAR ; Quel est cet homme étendu devant la porte...

ANTONIO : Laisse. Il ne dira rien. Va à la recherche de Maria Alcevar. (s'adressant à Isabel qui fait mine de la suivre) Reste ici !

SCÈNE III

ANTONIO, ISABEL

ISABEL : Antonio ! (un temps)... tu es sûr de ta force, Antonio ? Tu ne t'es jamais demandé si un jour tu pouvais être tenu en échec. Comme je voudrais qu'un tel jour arrive. Comme je voudrais qu'un jour tu sois devant un autre qui te dominerait, t'écraserait comme un serpent venimeux. je voudrais te voir, Antonio, humilié et suppliant. Et ce méprisant sourire remplacé par un rictus de souffrance. Mais qu'es-tu donc ? Quel monstre t'a enfanté ?

ANTONIO : Qui je suis ? Tu vas le savoir. Mais lorsqu'il me plaira. Car je ne suis pas pressé. J'ai tout mon temps. Aucune fièvre ne me brûle. Cependant je puis t'affirmer que chacune de mes paroles seront autant de flèches qui transperceront ton corps et ton orgueil. Ton sale petit orgueil. Mon action ici touche à sa fin. Celui que je suis, Isabel ? Vous étiez tous dévorés de curiosité. Comme des renardes, vous cherchiez à connaître, à reconnaître quel était ce gibier qui entre vos mains glissait. J'étais pour vous ce mystère qui hantait vos consciences enfiévrées. Ce mystère qui pendant la nuit vous empêchait de dormir. E le jour, remplissait vos regards de peur et d'interrogations. Vous étiez des biches aux abois, sentant le chasseur non loin d'elles. Des biches qui, tout à l'heure, enfermées dans un filet inextricable, seront obligées de se rendre, de s'abandonner au vainqueur. Reste tranquille ! Il n'est plus temps de chercher à te dérober. Tu as voulu savoir qui j'étais ? Tu vas le savoir. Mais laisse-moi cet instant de jouissance où je te livrerai ce secret que tu seras bien obligé d'accepter, Isabel. car il est trop tard pour que tu t'échappes de moi. je te tiens en ma main aussi fortement que moi-même. Je ne te lâcherai pas. Tu es ma proie; Tu es ma plus belle proie.

ISABEL : N'approche pas.

ANTONIO : Trop tard. Tu m'appartiens. Désormais, tu es rivée à moi pour chaque jour, chaque heure de ta vie, autant qu'il me plaira. Et tu seras ma servante. Il m'a fallu des jours de silence pour acquérir cette force intérieure qui

est la mienne et qui me donne cette puissance qui me lie plus fortement que la vie elle-même. Quelques minutes irremplaçables, j'ai pensé vous voir l'une et l'autre comme deux chiennes en rut, vous disputer le seul mâle de la niche.

ISABEL : Antonio !

ANTONIO : Silence. Et cesse de te tordre les mains. Cela me dérange. mais c'est aussi une jouissance délicieuse que de voir en ce moment la jeune et belle Isabel Alcevar réduite à ma seule puissance. Quelle joie de pouvoir briser ce corps entre mes bras, le sentir plier et fléchir comme un roseau. Quel enivrement ! Et pouvoir, ma bouche sur la tienne, boire le lait du désir.

ISABEL : N'approche pas !

ANTONIO : Tu as raison. Me voilà bien pressé tout à coup. Je puis encore attendre quelques instants. Cela ne me donnera que plus de force. Et ma joie sera plus grande. Chère Isabel ! Ma sœur ! Ma sœur et sa mère, amoureuses de moi ! Prêtes à se battre pour moi. Quelle situation. Quelle scène. Que tu es belle dans ta pâleur, Isabel. Il est en toi une source de vie qui me transporte... Mais tu voulais savoir qui j'étais, n'est-ce pas ? Voilà... Non ! Il n'est pas temps encore. Dans quelques minutes. Que je te regarde vivre dans cette beauté sépulcrale. Que je te regarde trembler d'attente.

ISABEL : Tu es un monstre.

ANTONIO : Il me semble avoir déjà entendu ces mots. Vous vous répétez, Isabel.

ISABEL : Assez ! Assez !

ANTONIO : Allons. Allons. Pas de crise nerveuse. Je vous croyais plus forte que votre mère. Voilà qui me déçoit. Pauvre Isabel !

ISABEL : Monstre ! démon !

ANTONIO : Voici les mots doux; Le mots tendres d'Isabel Alcevar. C'est vraiment beaucoup d'honneur que vous me faites, ma sœur.

ISABEL : Que tous les scorpions de la terre te piquent au talon et que tu meures.

ANTONIO : Encore ! Il me semble que ce soit là un souhait que l'on aime beaucoup dans cette maison. Mais c'est une catastrophe que je ne souhaite pas, Isabel. Car c'est encore toi qui y perdrait le plus. Qui voudrait en effet épouser une fille dont la mère est folle ? On aurait beaucoup trop peur, et les nouvelles vont vite en Aragon. Or, Isabel, tu ne pas te passer d'hommes. Tu ne peux rester seule. Et tu le sais. Toute ta vie tu n'aimeras que moi. Car tu as

besoin d'être dominée, Isabel. Tu as besoin de souffrir, d'aimer avec sauvagerie, passion, force. et tu sais que tu es rivée à moi aussi fortement que la pierre l'est au ciment. Tu sais que tu ne pourras jamais m'échapper. Toujours vers moi tu reviendras, humble et soumise.

ISABEL : Tu me fais horreur.

ANTONIO : Possible ! Mais tu m'aimes de toute façon et tu ne pourras jamais te passer de cette horreur. Cette nuit est la nuit définitive qui te lie à moi plus fortement que les années et les jours. Cette nuit marque mon triomphe et ta chute. Cette chute et ce triomphe en marche depuis que le monde est monde. chute qui me lave et me permettra de n'être plus le seul maudit.

ISABEL : Mais qui es-tu ?

ANTONIO : Tu vas le savoir; Patience. Comme tu trembles. Tu as peur, Isabel. Et comme je voudrais te posséder en ce moment.

ISABEL : Non !

ANTONIO : Rassure-toi. Ce n'est qu'un simple désir que pour l'instant je ne mettrai pas à exécution. Dommage, d'ailleurs, car tu es bien tentante. Mais ce n'est pas dans mes projets immédiats.

ISABEL : Assez !

ANTONIO : Voici la jeune Isabel Alcevar qui semble s'énerver.

ISABEL : Assez !

ANTONIO : Encore ! Je te conseille le silence, maintenant. Parce que je ne supporterai pas longtemps ces cris. Tu veux savoir ce que je suis allé faire à Alcaniz ? Voir ma mère, tout simplement.

ISABEL : Ta mère ?

ANTONIO : Parfaitement, ma mère ! Ce que j'ai fait à Alcaniz, autrefois ? J'ai travaillé de mes mains aux besognes les plus ingrates, les plus pénibles; Mais j'ai appris à connaître les hommes à Alcaniz. Mais pour que tu comprennes bien. Pour que dans ta conscience et dans ton cœur, tu saches qui je suis, écoute mes paroles. Un jour d'automne, Pilar, alors que j'avais vingt-trois ans, me révéla que je n'étais pas le fils de Maria Alcevar. Anomalie que je présentais depuis longtemps, du reste. L'attitude de Maria Alcevar était plus que celle d'une mère... celle d'une femme. Je le sentais, le voyais. Et tout autour de moi me paraissait étrange. Quand elle me regardait, ses yeux brillaient anormalement. Comme je poussais Pilar à en dire plus, elle m'apprit que j'étais le petit-fils de Baobdil. Que mon père était un Maure. Je suis le

fil d'un Maure. Je suis de ceux que Philippe essaye d'exterminer. Je suis un proscrit. Je suis d'une autre race que celle des Espagnols. C'est tout le sang maure qui vit en moi. je suis de la race des grands conquérants et je lutterai jusqu'à la mort contre la race haïe des Espagnols qui veulent ma mort.
(entre Pilar)

PILAR : Maria Alcevar n'est plus. Son souffle fou a disparu sous la lune dans l'étang de Roquelor.
(Isabel s'effondre sur scène aux genoux d'Antonio en signe de soumission)

Et tombe le rideau sur le troisième et dernier acte de JOUR NOIR